Christophe MONNOT, Frédéric ROGNON (dir.), *Églises et écologie. Une révolution à reculons*

Genève, Labor et Fides, 2020, 224 p.

Yohann Chanoir

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/65169>

DOI : 10.4000/assr.65169

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 359-360

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Yohann Chanoir, « Christophe MONNOT, Frédéric ROGNON (dir.), *Églises et écologie. Une révolution à reculons* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/65169> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.65169>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Christophe MONNOT, Frédéric ROGNON (dir.), *Églises et écologie. Une révolution à reculons*

Genève, Labor et Fides, 2020, 224 p.

Yohann Chanoir

RÉFÉRENCE

Christophe MONNOT, Frédéric ROGNON (dir.), *Églises et écologie. Une révolution à reculons*.
Genève, Labor et Fides, 2020, 224 p.

- 1 L'encyclique *Laudato si'* en 2015 a révélé une préoccupation de l'Église catholique pour les questions environnementales. N'est-elle pas toutefois l'arbre qui cache la forêt ? Car la conversion écologique des Églises, en dépit de prodromes, est récente et n'a pas débouché sur un changement de paradigme. L'objet de cet ouvrage collectif, à la lecture fluide, est donc de comprendre les raisons et les modalités de l'émergence ralentie d'une théologie verte. Les huit contributions, venues de champs différents (histoire, philosophie, théologie, sociologie, etc.) offrent un panorama assez complet de la question.
- 2 Dans la première, Christophe Monnot réfléchit aux origines de la crise écologique. Est-elle due, comme l'affirmait le médiéviste américain Lynn White en 1966, à une théologie anthropocentrique, où l'Homme, fait à l'image du Créateur, se soucierait peu des créatures en particulier et de la Création en général ? Se dégage ainsi la raison du sous-titre. Verdir l'action et la réflexion des institutions ecclésiastiques est, à cette aune, une véritable révolution impliquant une nouvelle théologie. De manière intéressante, l'auteur met en parallèle le texte de White avec celui de l'encyclique du pape François. Une juxtaposition argumentée par le fait que les deux écrits, empruntant aux mêmes imaginaires, sont structurés par une forme narrative entrant en résonance avec les attentes du public. Mais si le premier ouvre le débat, le second

clôt la question. L'encyclique sort en effet du strict cadre théologique en évoquant la dégradation de la faune et de la flore, tout en pensant religieusement la crise environnementale.

- 3 Le deuxième chapitre s'intéresse à l'émergence progressive de la théologie verte au sein du Conseil Œcuménique des Églises. Martin Robra en isole les dates importantes et montre comment les réflexions passent d'une théologie de domination de la nature à celle d'un respect de l'environnement. Le troisième article épouse la même problématique mais au sein du protestantisme français. La théologie verte a connu un « chemin tortueux », malgré l'existence de pionniers (Albert Schweitzer, Jacques Ellul, etc.). Absente des agendas synodaux, la question écologique émerge dans les milieux protestants français par le bas grâce à des initiatives locales et communautaires, parfois impulsées de l'étranger. En Allemagne, on retrouve à la fois ce périple délicat et cette pression ascendante. La rupture intervient en 1985 avec le succès d'un ouvrage de Jürgen Moltmann. La vision théologique où l'Homme posséderait une qualité particulière et l'appréhension conséquente de la nature comme ressource neutre y sont contestées. La réévaluation du concept biblique de l'alliance – qui avait conduit Noé à sauver les animaux d'une catastrophe générale – conjuguée à des initiatives locales (label « coq vert », etc.) offrent un terrain propice au développement de la théologie verte dans l'espace allemand. La conjoncture devenant, il est vrai, porteuse après la chute du Mur, dégageant un vrai champ de réflexion et d'action. On le voit, ces premières contributions placent la focale sur la définition d'une nouvelle théologie où la place de la nature, et partant celle de l'humanité, est redéfinie.
- 4 Une question devient alors évidente. Comment expliquer objectivement cette lenteur ? Les auteurs ont bien sûr conscience qu'il existe des décalages, et au sein des Églises et dans le temps et dans l'espace, y compris au sein d'un même pays. Le protestantisme alsacien-mosellan, en liaison avec son voisin allemand, montre ainsi une sensibilité aux préoccupations écologiques bien plus précocement que celui du reste de la France (p. 81). Contrairement à une opinion aisée à professer, ce lent développement n'est pas dû, comme le rappelle Philippe Martin, à une Église qui serait hors de son temps. Prenant l'exemple des botanistes et dévots catholiques français de la fin du XIX^e siècle, l'historien souligne qu'il existait déjà un vrai dialogue entre foi et science. Toutefois, peu de personnes imaginent alors la puissance délétère des effets de l'œuvre humaine sur l'environnement. Est-ce alors l'engagement ancien des Églises pour l'action sociale qui aurait retardé l'apparition d'une théologie verte ? En s'intéressant à une institution jésuite, Marie Drique montre qu'il n'en est rien. C'est *a contrario* cet engagement dans la question sociale qui favorise une appropriation progressive de la question environnementale. On retrouve une idée similaire dans la contribution de Luis Martinez Andrade. L'auteur y étudie le tournant écologique du théologien brésilien Leonardo Boff. Il met en évidence des « affinités électives » entre critique du capitalisme et préoccupations environnementales. Même si Boff montre très tôt un intérêt pour ces questions, c'est son départ de l'ordre franciscain en 1992 qui est décisif. Mais même en quittant l'ordre, Leonardo Boff ne rompt pas avec la pensée de saint François. Il en nourrit sa critique de la domination capitaliste, rappelant, comme l'écrivait Jacques Le Goff, que saint François se voulait l'ami de la Création et l'ami de toutes les créatures. On trouve là un axe de réflexion abordé par les auteurs : l'importance de la culture et de l'histoire médiévales dans l'émergence d'une théologie verte. Loin d'être une *tabula rasa*, celle-ci puise dans les apports, les figures majeures,

voire les travaux des historiens de la civilisation médiévale. White en est le premier exemple, mais il doit en exister d'autres.

- 5 *In fine*, Christophe Monnot met l'accent sur ce qui pourrait être une des explications majeures, sinon centrales, de cette révolution à reculons. Avec le cas de l'engagement vert des paroisses suisses, il révèle l'existence d'un « plafond de verre » institutionnel. Ce mur invisible explique et nourrit le divorce entre réalité conservatrice et discours et/ou actions progressistes. Mobilisant de manière originale les travaux du sociologue américain Mark Chaves, il souligne la force d'« inertie importante » (p. 184) opposée par la hiérarchie. Dans la paroisse de Thurgovie, l'initiative de la certification « Coq vert », n'ayant pas été relayée par l'institution, ne concerne ainsi que six paroisses sur quarante-et-une. L'usage de cette grille de lecture dans un champ nouveau se révèle d'une rare force heuristique. Les concepts de Mark Chaves peuvent également servir de modèle conceptuel pour comprendre pourquoi les gouvernements s'inscrivent (ou pas) dans un véritable agenda écologique.
- 6 Au terme de la lecture, le sous-titre continue d'interroger. S'agit-il en somme d'une révolution (inachevée) ou d'une évolution lente car contrariée ? Les lecteurs se feront leur propre religion. Il est certain toutefois qu'en dépit de gestes précurseurs (Jean-Paul II fait de saint François le patron des écologistes en 1979), de travaux pionniers, les Églises sont engagées dans une (r)évolution problématique. Sont-elles cependant si différentes que les sociétés qui les abritent ? La conversion de la population française, chrétienne ou non, aux questions écologiques présente de fait un chemin aussi tortueux. Le lent verdissement des agendas ecclésiastiques est aussi celui de nos sociétés.